

Comment naît un livre ? Comment surgit son idée de départ ? Comment se construit-il et s'écrit-il ? Dominique Missika nous invite au cœur du travail de l'écrivain et de son œuvre.

PABLO Picasso

ET SON DÉSIR DE FRANCE

Par Dominique Missika



Cocq tricolore à la croix de Lorraine, Pablo Picasso, 1945. Paris, musée national Picasso. PHOTO: BERNARD POUZIN/MUSEE NATIONAL PICASSO/FRANCE, AGENCE FRANCE PRESSES/GETTY IMAGES

Picasso, né en Espagne en 1881, est arrivé en France en 1900. Il y est devenu un artiste de génie internationalement célèbre, et il y est mort en 1973. Pourquoi, ayant choisi la France, n'est-il pas devenu français ? C'est ce que dévoile Annie Cohen-Solal, dans un livre passionnant, énorme travail de recherche, récompensé par le prix Femina essai 2021.

Pourquoi Picasso n'a-t-il jamais réussi à devenir français ? Cette question en apparence anodine est le point de départ du travail colossal accompli par une de nos meilleures biographes, si ce n'est la meilleure. Qui ne se souvient de son portrait du galeriste Leo Castelli, le découvreur de Jasper Jones, Andy Warhol, et de Robert Rauschenberg (*Leo Castelli et les siens*, Gallimard, 2008) ? Qui n'a pas gardé en mémoire le choc provoqué par la publication de sa biographie de Jean-Paul Sartre (*Sartre 1905-1980*, Gallimard, 1985, et « Folio Essais ») ? Chaque ouvrage d'Annie Cohen-Solal est en soi un événement. Celui-ci ne déroge pas à la règle.

A priori, tout aurait été dit sur Picasso. On n'ignore plus rien des femmes qu'il a aimées, de sa puissance de travail ou de ses sources d'inspiration. On multiplie à l'envi les expositions, « Picasso primitif », « Picasso/Rodin », « Picasso et la Bande dessinée ». Mais, d'après Annie Cohen-Solal, rien n'a été dit sur sa situation « d'étranger » en France.

On le découvre préoccupé par son identité, tiraillé entre son désir d'assimilation et son attachement à son pays natal. Les 3 000 lettres exhumées par Annie Cohen-Solal entre Picasso et sa mère Maria sont fascinantes. Par exemple, on découvre qu'il préfère envoyer de l'argent à sa sœur Dolores plutôt que d'assister à son mariage, comme s'il tenait à marquer ses distances.

Aucune crainte à ressentir devant ce pavé de 738 pages. Rien d'aride. Dès les premières lignes, l'auteur donne le ton : « Je viens de

faire la connaissance avec un suspect. Avec un "étranger" qui, en octobre 1900, arrive à Paris pour la première fois, avant d'être fiché, toute sa vie, par la police parisienne : rapports, interrogatoires, cartes de séjour, photos d'identité, empreintes digitales, quittance de loyer, certificats de domicile, demande de naturalisation, sauf-conduit, enquêtes diverses ». Aux Archives de la Préfecture de police conservées au Pré-Saint-Gervais (Seine-Saint-Denis), le « dossier d'étranger » n° 74664, d'un beau rouge, à en-tête de la direction générale de la Préfecture de police, définit un des plus grands génies de son temps en quelques informations : « Ruiz Picasso, dit Picasso, Pablo. Né le 25 octobre 1881 à Malaga, Espagne. » C'est celui d'un « métèque », aux prises avec les méandres de l'administration française, surveillé par la police parce qu'il a été « à un moment soupçonné pour des raisons qui peuvent être très diverses de vouloir atteindre à la sûreté de l'État ». Invisible en France, l'Académie des Beaux-Arts, résidu du Grand Siècle de Louis XIV, qui fait la pluie et le beau temps, l'ignore. De surcroît, la France, pays d'immigration, est traversée par des vagues ininterrompues de xénophobie. Pendant quarante ans, dans les administrations françaises, Picasso sera perçu comme un intrus, un étranger, un homme d'extrême gauche, un artiste d'avant-garde, un homme à surveiller. Pourtant, nulle trace d'un quelconque engagement de sa part. Depuis la déclaration de guerre, le 3 septembre 1940,

Picasso est désemparé. Il s'affole. Les nazis l'ont classé dans la catégorie des peintres « dégénérés », et la France est sur le point d'être envahie. La mort du poète Federico García Lorca dans des circonstances mystérieuses l'obsède. Il se sent littéralement pris au piège. Picasso loue à Royan le deuxième étage d'une villa et fait emballer dans des dizaines de caisses ses toiles de la rue de la Boétie et de la rue des Grands-Augustins. Le 3 avril 1940, le peintre espagnol, installé en France depuis quarante ans, célèbre dans le monde entier, venant de peindre, avec *Guernica*, un chef-d'œuvre symbole de la lutte contre le fascisme et le nazisme, dépose une demande de naturalisation : « Monsieur le Garde des Sceaux, j'ai l'honneur de solliciter ma naturalisation et je m'engage à payer les droits de sceau. » Ce sera la première - et la dernière fois. Un avis défavorable signé par un sinistre fonctionnaire des Renseignements laissera cette demande sans réponse. Pendant l'Occupation, Picasso n'hésitera pas à « poursuivre son travail, tout en assurant ses arrières, grâce aux quelques appuis qu'il a pu sécuriser auprès des pouvoirs en place ». Lorsque son ami Max Jacob est interné à Drancy, il n'intervient pas pour obtenir sa libération alors qu'il reçoit des officiers allemands dans son atelier.

En 1958, quand on proposera à Picasso de prendre la nationalité française, le Minotaure



Annie Cohen-Solal

ne jugera pas nécessaire de répondre, ayant décidé « d'habiter sa condition d'étranger ».

Le plus fascinant, c'est la révélation de ses qualités de « stratège » hors-pair. Ambigu, il n'hésite pas à se lier d'amitié avec des gens en vue, à entretenir son réseau de galeristes et de marchands pour faire monter les prix de ses œuvres. Ce statut précaire pousse Picasso à chercher sans cesse des appuis pour accomplir la mission qu'il s'est fixée, celle de révolutionner l'art mondial et d'être reconnu de tous. Grâce à Annie Cohen-Solal, on voit Picasso autrement. Elle le dévoile sous un angle nouveau, inédit, de manière époustouflante et captivante. ●

Pendant quarante ans, dans les administrations françaises, Picasso sera perçu comme un intrus, un étranger, un homme d'extrême gauche, un artiste d'avant-garde, un homme à surveiller.



DANS LES ARCHIVES

Ci-dessus : lettre envoyée au Garde des Sceaux pour une demande de naturalisation, comprenant la signature de 1940. Ci-contre : le récépissé de demande de carte d'identité datant de 1935. À droite : le service des étrangers de la préfecture de Police de Paris dans les années 1930.

LE SERVICE DES ÉTRANGERS DE LA PRÉFECTURE DE POLICE DE PARIS. LE BUREAU DES ÉTRANGERS



À LIRE :
Un étranger nommé Picasso, d'Annie Cohen-Solal. Fayard, 738 p., 28 €

EXPOSITION :
Picasso l'étranger. Jusqu'au 13 février au Musée national de l'histoire de l'immigration. 293, avenue Daumesnil, 75012 Paris. Catalogue d'Annie Cohen-Solal. Fayard, 288 p., 37 €

